

## UNE FEMME DOUCE

de Robert Bresson

Vous propose  
au Cinémarivaux

avec Dominique Sanda, Guy Frangin, Jane  
Lobre... d'après *La Douce* de Dostoïevski  
France – 28 août 1969 – 1 h 28 – VF  
Version restaurée le 6 novembre 2013

Dimanche 15 février 2015 à 11 h

Lundi 16 février 2015 à 19 h

**Robert Bresson** est un cinéaste français né le 25 septembre 1901 et mort le 18 décembre 1999. Il a réalisé treize longs métrages et a rédigé un essai important sur le cinéma intitulé *Notes sur le cinématographe*. Il a notamment reçu le Prix de la mise en scène au Festival de Cannes en 1957 pour *Un condamné à mort s'est échappé* et en 1983 pour *l'Argent*, le Prix du jury en 1962 pour *le Procès de Jeanne d'Arc* et l'Ours d'argent au Festival de Berlin pour *Le diable probablement* en 1977.

En 1969, Bresson signe son premier film en couleur, *Une femme douce*, dont la photo est assurée par Ghislain Cloquet, qui avait réalisé les noir et blanc de *Mouchette* et *Au Hasard Balthazar*. Le film s'ouvre sur le suicide d'une jeune femme dont le châle vole au-dessus de la rue. Son mari se remémore à travers un long flashback sa rencontre avec elle et la vie de couple. L'adaptation de cette nouvelle de Dostoïevski est l'occasion pour Bresson de décrire la vie de la petite bourgeoisie parisienne. Il dénonce le cinéma (qu'il oppose à son art, le cinématographe) lorsque le jeune couple se rend dans une salle obscure pour voir *Benjamin ou les mémoires d'un puceau* de Michel Deville ou encore lors d'une représentation de *Hamlet* de Shakespeare, mal joué apprend-t-on par la suite. Dominique Sanda interprète son premier rôle dans ce film. Elle est, avec Anne Wiazemsky, un des rares modèles de Bresson à être devenue par la suite actrice.

L'œuvre de Bresson a essentiellement trois sources d'inspirations, son catholicisme d'inspiration janséniste, sa carrière de peintre et son expérience de prisonnier de guerre<sup>3</sup>. Pour Alan Pavelin, le [jansénisme](#) de Bresson se traduit dans ses films par l'absence de « psychologie » de ses personnages. Comme les personnages sont guidés par le destin, il n'y a pas à expliciter les raisons ou les motifs de leur action.

8888888

Invisible depuis trente ans (on se souvient l'avoir vu sur une mauvaise copie, au début des années 1980), *Une femme douce* de Robert Bresson se parait de qualités dont on ne sait plus ce qu'elles doivent au souvenir ou à l'expérience. Restait surtout l'image de Dominique Sanda, débutante contrainte à ne pas jouer par la règle du jeu du réalisateur, et pourtant pleinement actrice dès sa première apparition, en 1969, à 18 ans.

Reprendre contact avec la réalité du film, c'est subir de plein fouet sa violence, éprouver la souffrance que Bresson met en scène. Inspiré de *La Douce*, nouvelle de Dostoïevski, *Une femme douce* commence par la disparition d'un corps, qu'on n'a pas le temps de voir basculer par-dessus un balcon parisien. Seule une écharpe blanche volète jusqu'au sol, jusqu'au corps étendu, presque intact, à une tache de sang sur la tempe près, d'une jeune femme d'une grande beauté.

On retrouve ce corps sur un lit, dans un grand appartement, veillé par un homme et une vieille femme. (...)

Thomas Sotinel *Le Monde* 6 novembre 2013



(...) Les héros bressonniens empruntent un chemin long et douloureux pour renaître. Douce a peut-être manqué de courage face à un bonheur à construire. Ayant expérimenté la pâte alternativement bonne et mauvaise dont elle est faite, elle sait ne pouvoir changer ; pas plus que son mari ne pourra changer. Son visage reflété dans la glace montre un sourire sardonique. Elle sait qu'en se suicidant, elle torturera son mari plus encore qu'il ne la fit souffrir.

Douce se sent prise dans la pâte immémoriale de l'humanité. Un livre et le Musée d'histoire naturelle du Jardin des plantes lui prouvent que les créatures de la terre entière sont construites avec la même matière. "C'est le même matériau pour tous les animaux, disposés différemment... pour une souris, un éléphant, pour un homme". Ainsi fait-elle parfois allusion aux animaux pour expliquer son comportement : "Des millions de femmes espèrent le mariage" lui fait remarquer Luc. "Peut-être, mais il y a les singes, aussi" répond-elle à Luc dès sa première demande en mariage. Lorsqu'il reposera la question : "Toutes les femmes désirent le mariage, et vous, que désirez-vous ?" Elle répondra "Je ne sais pas ; autre chose, de plus large". Le plus large englobe probablement alors cette proximité animale que l'on retrouve avec le livre sur les oiseaux à la fin. Alors que tout lui paraît impossible, "le mariage, un homme", elle s'enthousiasmera pour leurs relations sexuelles nombreuses et joyeuses à l'image des voitures vrombissantes du grand prix de Monaco, effectuant tours sur tours, qui passaient à la télévision le soir de leur première étreinte.

Face à cette certitude que rien ne pourra changer en dépit des efforts de son mari, elle choisit dans un moment démoniaque, non réfléchi, le suicide. L'écharpe blanche qui flotte entre ciel et terre lors des deux séquences de celui-ci, au début et à la fin, est son emblème : légère, mystérieuse et douce mais qui accepte aussi la pesanteur de la terre.

La psychologie de Luc, le narrateur qui tente de reconstituer le drame, est de peu de poids. Homme au comportement étriqué mais solide, il est soumis à la jalousie liée au fait d'aimer une femme si belle. Il tente de la dominer puis se soumet entièrement à elle. Rien n'y fait. Probablement son emblème à lui est-il sa cravate aux bandes noires, grises et marron. Avec le vert, ce sont les tonalités majeures, magnifiques mais carcérales, du film où le rouge du sang et le blanc des nappes et tissus et des draps font sensation.

Si l'immeuble du magasin et de l'appartement est le lieu de l'emprisonnement et du suicide, le film est très ouvert aux escapades vers la culture et la modernité. La télévision est un goût commun du couple... et vraisemblablement de Bresson. En effet, les trois extraits, le grand prix de Monaco, l'opération Adler visant à anéantir l'aviation anglaise en 1940 et la course hippique reflètent des valeurs fortes de son univers : effervescence, anéantissement, hasard.

Le cinéma, l'affiche de *Roméo et Juliette* (Franco Zeffirelli, 1968) sur les Champs-Élysées lors de la première séquence et l'extrait plein cadre de *Benjamin ou les Mémoires d'un puceau* (Michel Deville, 1968) au Paramount Elysée semblent davantage relever de la distraction cultivée. Il en est de même de la courte visite au Louvre alors que celle au Musée d'art moderne révèle une vraie passion de la modernité pour Douce qui aime l'art cinétique, qui laisse Luc indifférent.

En revanche le théâtre semble honni : la longue séance d'*Hamlet* est vivement critiquée par Douce qui reproche au metteur en scène d'avoir omis dans l'acte III, le début de la scène 2, les conseils aux comédiens :

HAMLET. - Dites, je vous prie, cette tirade comme je l'ai prononcée devant vous, d'une voix naturelle ; mais si vous la braillez, comme font beaucoup de nos acteurs, j'aimerais autant faire dire mes vers par le crieur de la ville. Ne sciez pas trop l'air ainsi, avec votre bras ; mais usez de tout sobrement ; car, au milieu même du torrent, de la tempête, et, je pourrais dire, du tourbillon de la passion, vous devez avoir et conserver assez de modération pour pouvoir la calmer. Oh ! Cela me blesse jusque dans l'âme, d'entendre un robuste gaillard, à perruque échevelée, mettre une passion en lambeaux, voire même en haillons, et tendre les oreilles de la galerie qui généralement n'apprécie qu'une pantomime incompréhensible et le bruit...

Au total, ces distractions de la vie moderne ne serviront en rien de révélateur et ne détourneront pas Douce de son suicide.  
Jean-Luc Lacuve Ciné-Club de Caen, le 13 novembre 2013

Prochaines séances :

**STILL THE WATER**

Mardi 17 février 2015 20h

**THE CUT**

Jeudi 19 février 2015 à 18h30

Court métrage : ***Tout le monde dit « je t'aime » de Cécile Ducrocq***

Fiction, 6' – Marion 14 ans, vient de recevoir un mot d'amour de son copain. Elle demande l'avis de sa meilleure amie, Joséphine. Les deux jeunes filles ne sont pas d'accord quant à l'interprétation du mot : je t'aime.

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€\* Plein tarif 18€

\* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)